

UNE CASE DE VIDE - DU RAPPORT A LA THÉORIE EN PSYCHANALYSE

Monique BESSE

La pratique de la théorie est souvent vécue par les analystes comme une difficulté qu'il faudra vaincre un jour ou au contraire éviter ; on fera sans.

Cette difficulté à théoriser est rarement mise en relation avec la difficulté à exercer le métier d'analyste. On entend peu dire : "j'ai du mal à théoriser et cela me gêne dans ma pratique" mais plutôt : "j'ai du mal à faire de la théorie mais je me sens l'aise dans la clinique", voire même un "oh ! Moi je ne fais pas de théorie" sur le mode "moi, je ne fais pas de politique".

La théorisation apparaît donc comme une activité à part, qui conviendrait mieux à certains tempéraments, théoriciens ou intellectuels, vis-à-vis desquels pointe souvent, sous l'admiration, le soupçon que leur ramage n'indique rien qui vaille quant leurs talents de praticiens. Clivage théorie clinique mille fois dénoncé, qui renaît sans cesse de ses cendres et qui pose le problème du statut de la cure comme "psychanalyse appliquée". J'y reviendrai.

Mais d'abord, interrogeons-nous sur le sens du mot théorie quand de celle-ci on s'exclue. Ce que le mot désigne, c'est essentiellement la production d'un discours organisé, écrit ou oral, qui donne lieu à enseignement, communication, livre ou article, c'est-à-dire une activité intellectuelle qui passe par des formes sociales reconnues de la production du savoir.

A ces activités, il faut aussi rajouter l'art du questionnement et de la polémique, l'issue d'un séminaire ou d'un exposé, art censé témoigner de la capacité à utiliser, même sans préparation, un discours savant. Toutes ces activités ne vont pas sans risque. "La théorie ça n'empêche pas d'exister" disait Charcot, mais ça pourrait...

En revanche, dans le discours habituel des analystes, les activités "ordinaires" - pratique de la cure et du contrôle - ne sont généralement pas considérées comme théoriques ; en tout cas on ne peut s'y soustraire sauf à perdre sa qualité voire sa qualification. La passe à cet égard a certainement un statut très particulier : elle n'est pas vécue comme un acte théorique comme les autres mais pas non plus comme l'ordinaire du psychanalyste. Elle aussi fait peur. Elle aussi semble réservée à quelques uns, dont on dira d'un air grave "il fait la passe"; sous-entendu : "il a pris un risque".

Il apparaît donc que ce qui est appelé théorie est ramené à la monstration d'un produit fini qui témoigne de l'aisance de l'analyste à manier une langue spécialisée, qui peut apparaître au profane quasi comme une langue étrangère, effet renforcé d'ailleurs par le recours fréquent, presque obligé, à des mots de la langue allemande ou du grec ancien, langues réputées être les plus propres à l'exercice de la pensée. On entend d'ailleurs souvent dire que si on ne connaît pas l'allemand on ne peut pas faire de théorie analytique. Évidemment personne n'affirmera que si on ne connaît pas l'allemand on ne peut pas être analyste

Pour résumer, disons que l'activité théorique du psychanalyste est vue comme la production d'une synthèse plus ou moins complète, plus ou moins élégante, plus ou moins compréhensible mais de préférence inattaquable (c'est-à-dire parfaitement inutile). La théorie psychanalytique se présenterait alors comme un ensemble de petites synthèses qui mises bout à bout font une somme la base de cet échafaudage étant, bien entendu, les œuvres de Freud qui en constituent le tronc imposant à quoi chacun pourra rabouter sa petite branche...

Si la théorie psychanalytique est appréhendée ainsi, on comprend alors l'angoisse du psychanalyste qui se dit non théoricien, tout à fait comparable à celle de l'étudiant qui se lance dans une discipline dont il perçoit l'étendue et la complexité. Heureusement, il pourra se faire guider par ses professeurs qui, pas à pas, du plus simple au plus complexe lui feront gravir les degrés de la discipline jusqu'à ce que, en fin de parcours, il puisse être considéré par le maître comme un camarade de travail.

Ceci n'est pas une caricature, mais bien le modèle de la formation des analystes tel qu'il se met en place à l'Institut de Berlin en 1920. Modèle dont les associations psychanalytiques n'ont pas fini d'épuiser les charmes.

Organisation d'un cursus méthodique et hiérarchisé dont on peut lire le détail dans le livre **On forme des analystes** (1) et qui s'accompagne de l'obligation nouvelle de l'analyse didactique, "nouveauté inouïe" écrit Ernst Simmel, "condition sine qua non pour que le médecin accomplisse sa tâche pleine de responsabilités... il doit avoir été lui-même un patient, pour pouvoir guider un traitement qui ne sera pas gêné par ses propres complexes"(2). "Noviciat" pour Hans Sachs, qui doit favoriser l'observation "d'objets cachés et secrets : aux yeux des laïcs"(3). Affinement, selon Sandor Rado, de "l'organe psychique" du psychanalyste qui est "l'instrument du travail psychologique". L'analyse didactique "doit enrichir la personnalité par l'élucidation de ses composantes cachées et la raffermir dans sa structure"(4).

Il est tout fait remarquable que l'analyse didactique, au moment où elle est mise en place, soit axée sur le travail psychologique et non sur la transmission théorique. Bref qu'elle ne soit pas didactique sauf sur un aspect, celui de la technique que l'on peut, dans la cure (toujours selon Rado) "dérober" à son analyste. Dans cette perspective, l'analyse didactique aurait comme objet l'expérience de la cure (subir soi-même avant de la faire subir à d'autres) et la transmission technique ; elle est donc essentiellement située sur le versant clinique. Quant à la théorie c'est à l'enseignement magistral qu'elle est dévolue. Analyse didactique et enseignement de la théorie fonctionnent donc en parallèle dans un écart jamais aboli. D'où sans doute la tentative de Lacan d'en finir avec cet écart et avec l'utilisation perversive du mot didactique ; suppression d'une étiquette qui n'a d'ailleurs sans doute rien changé au problème.

Mais si l'Institut de Berlin met en acte le clivage théorie/clinique, c'est que quelque

chose dans les énoncés freudiens se prête à une lecture positiviste des rapports de la psychanalyse comme science avec son objet, qui isole la cure comme un entre-deux, moment expérimental d'observation et de vérification que le travail théorique précède comme il y succède.

Ce clivage, en tout cas, autorise l'analyste à mettre l'accent dans son "for intérieur" sur le versant thérapeutique ou sur le versant scientifique de la psychanalyse ce qui a des effets décisifs sur le rapport à la théorie, les conditions de sa production et de son repérage.

En effet, si le psychanalyste s'appréhende plutôt comme un clinicien intéressé par la technique et ses effets thérapeutiques il aura tendance ne pas accorder à sa réflexion le statut d'une élaboration théorique et rechercher le dialogue avec des partenaires qui comme lui se définissent avant tout comme des praticiens. Les échanges qui auront lieu entre ces partenaires seront mis sous les auspices d'une réflexion sur les pratiques, à laquelle on dénierait d'emblée qu'elle puisse avoir un rapport avec la théorie : la vérifier, la contester, la modifier ou la construire.

Ce pragmatisme est d'ailleurs encouragé par le fonctionnement des secteurs psychiatrique et médico-éducatif qui s'appuient quotidiennement sur des échanges entre les différents intervenants, ces échanges étant centrés sur l'expérience, son ressenti, et sur la mise en place concrète de nouveaux dispositifs de soins et de rééducation censés avoir une portée sociale et curative mais dont on méconnaît la vertu de questionnement de la théorie. Signalons au passage que la passion théorique brille en ces lieux par son absence et que la théorie psychanalytique n'a malheureusement pas beaucoup de concurrents : si en effet les sociologues se sont penchés à la suite de Foucault sur le monde de la folie et du handicap, c'est essentiellement de l'extérieur des appareils de soins et de rééducation qui ne leur consacrent qu'une infime portion de leurs budgets.

Les "psy" ont donc comme partenaires de travail, essentiellement la base des travailleurs sociaux et infirmiers, quand elle est admise à s'exprimer et des administratifs qui tiennent le discours du bon sens et de l'économie.

Ces échanges entre praticiens ont d'ailleurs une fonction socio-politique assez évidente de tampon de l'angoisse générée par l'enfermement des praticiens et de leur clientèle dans des structures closes et qui le restent souvent même quand elles sont censées "s'éclater". Ils favorisent également, selon un procédé éprouvé (5), l'intériorisation, l'appropriation en son nom de stratégies de soin ou de prévention élaborées en haut lieu en fonction d'impératifs économiques et politiques rarement explicités.

Le psychanalyste, pour peu qu'il ait un pied engagé dans une institution soignante ou éducative, ce qui est le cas de la plupart d'entre nous, est souvent convié à participer à ces rencontres. S'il y parle, rompant avec l'image traditionnelle du psychanalyste muet ou totalement sibyllin, son apport risque d'être considéré comme un éclairage supplémentaire, "intéressant" ce qui veut la plupart du temps dire : sans conséquences.

Ces pratico-pratiques, toutes confondues, posent mon avis la question d'une théorisation sauvage en ce sens que les productions diverses auxquelles ces échanges donnent forcément lieu ne sont pas soumises aux règles minimales du travail intellectuel soit, pour faire bref, le souci d'exposition d'une démarche de recherche, des conditions et des limites de son effectuation, de ses présupposés et références théoriques et l'appel au contrôle de l'examen critique. Toutes ces procédures ayant pour but la transmission de contributions une théorie-

se-faisant. Que l'analyste se revendique comme un travailleur intellectuel différent des autres ne le dispense pas de se soumettre ces règles ou à d'autres si celles-ci sont estimées contestables. Que la voix de l'expérience des uns et des autres soit si peu entendue renforce le clivage entre soi-disant praticiens et soi-disant théoriciens, enfermant ceux-ci dans une théorie d'autant plus dogmatique qu'elle est coupée des innovations. Nous sommes bien loin de l'âge d'or de l'EFP, qui accueillait en son sein des chercheurs de disciplines différentes, des praticiens de tous acabits, des théoriciens dissidents et des cliniciennes inspirées (6).

Si l'on revient à Freud, l'idée d'un clivage théorie/clinique tel qu'on puisse, comme je le propose, parler de la cure comme d'une psychanalyse appliquée, lui est totalement étrangère.

Je me servirai pour étayer mes propos de la conférence de 1932 intitulée : Sur une Weltanschauung bien que la portée épistémologique de cette conférence soit peut-être à relativiser dans la mesure où elle est essentiellement une polémique contre la religion et un plaidoyer pour la science. Dans ce texte, la démarche psychanalytique relève de la science en tant que celle-ci "affirme qu'il n'y a pas d'autre source de connaissance du monde que l'élaboration intellectuelle d'observations soigneusement vérifiées, ce qu'on appelle donc la recherche, sans par ailleurs aucune autre connaissance par révélation, intuition ou divination"(7). Science et psychanalyse sont dans cette conférence strictement identifiées. En témoigne l'application à la science de la métaphore du sculpteur antérieurement utilisée par Freud pour décrire le psychanalyste "En règle générale, elle travaille comme l'artiste sur son modale de glaise, quand, sur l'ébauche brute, inlassablement, il change, applique et enlève jusqu'à ce qu'il ait atteint un degré satisfaisant pour lui de ressemblance avec l'objet vu ou imaginé"(8).

En témoigne également que la démarche de la psychanalyse serve de paradigme à la démarche scientifique "on apporte avec soi des attentes dans le travail, mais il faut les repousser. On apprend par l'observation, par-ci, par-là, quelque chose de nouveau, les morceaux ne s'adaptent d'abord pas l'un à l'autre. On établit des hypothèses, on fait des constructions auxiliaires qu'on retire si elles ne se confirment pas, on a besoin de beaucoup de patience, de disponibilité pour tous les possibles, on renonce à des convictions premières, pour ne pas négliger, sous leur contrainte, des facteurs nouveaux, inattendus, et à la fin tous les efforts dépensés trouvent leur récompense, les découvertes éparses se raccordent ensemble, on acquiert un aperçu de toute une partie de ce qui se passe dans le psychisme, on est venu au bout de sa tâche et on est libre désormais pour la suivante. L'analyse doit seulement se passer de l'aide que l'expérimentation apporte à la recherche" (9).

De ce "on" qui désigne le psychanalyste, on peut se demander s'il peut inclure le patient comme analysant, c'est-à-dire comme acteur et non comme objet d'un procès. Pour Freud, à certains égards, la cure est véritablement une didactique quelque soit la personne à qui elle s'adresse : communication au patient de la règle fondamentale qui est une mise en demeure de la faire sienne, des hypothèses analytiques, des interprétations et des constructions. Toutes choses qui, si elles ne peuvent se faire n'importe comment ni à n'importe quel moment, sous peine de déclencher l'effroi (10) et d'accroître les résistances, font partie intégrante du travail analytique et constituent le patient aussi comme un chercheur (11).

Évidemment le moment freudien n'est plus le notre où, comme Lacan l'indique, la théorie analytique fait retour comme résistance et scorie.

Ce qui pour Freud caractérise la démarche de la science, c'est un mouvement de recherche constant dont l'achèvement, sous la forme d'un système d'explication du monde, est toujours remis à plus tard. Ce que lui reprochent d'ailleurs les tenants de la religion que Freud fait parler dans sa conférence sur la Weltanschauung : "Tout ce qu'elle enseigne ne vaut que provisoirement ; ce qu'on prône aujourd'hui comme sagesse suprême sera rejeté demain pour être remplacé, de nouveau à titre d'essai uniquement, par autre chose. La dernière erreur s'appelle alors vérité" (12). La psychanalyse procède de ce même inachèvement, comme Freud l'écrit dans un texte de 1923 "**Psychanalyse**" et "**Théorie de la libido**" : "Elle s'attache bien plutôt aux faits de son domaine d'activité, tente de résoudre les problèmes immédiats de l'observation, s'avance en tâtonnant sur le chemin de l'expérience, est toujours inachevée, toujours prête à aménager ou modifier ses doctrines. Elle supporte aussi bien que la physique ou la chimie, que ses concepts majeurs ne soient pas clairs, que ses présupposés soient provisoires et elle attend de son activité future une détermination plus rigoureuse de ceux-ci" (13).

*
* *

Si la démarche scientifique et la démarche psychanalytique sont identiques, elles ne se distinguent pas non plus, écrit Freud, toujours dans 35^e conférence, de "l'activité normale de la pensée", notamment dans son souci de vérification des "perceptions sensorielles sur lesquelles elle édifie ses conclusions" (14). Science et pensée normale aspirent à atteindre une concordance avec la réalité, c'est-à-dire avec ce qui existe en dehors de nous, indépendamment de nous et qui est décisif pour la réalisation ou l'échec de nos désirs. Cette coïncidence avec le monde extérieur réel, nous l'appelons vérité" (15).

Toutes ces activités, science, psychanalyse, pensée normale reposent sur ce que Freud appelle Probehandlung : maniement de l'essai, la soumission à l'épreuve des faits. Moment nécessaire car, comme le dit Paul Laurent Assoun dans son article "Trouble du penser et pensée du trouble selon Freud" : "la fonction d'identification se présente comme un trouble sans cesse surmonté : c'est pourquoi ce trouble se révèle dans l'erreur" (16).

Le vocabulaire qu'emploie Freud pour désigner le travail scientifique et psychanalytique et les processus secondaires est rigoureusement identique : activité de tâtonnement, de prélèvement des données du monde extérieur qui sont goûtées en petites quantités pour que l'essai puisse se renouveler. Activité prudente, voire méfiante et craintive, vis-à-vis du danger vital que constitue le monde extérieur toujours "trop". La recherche de l'identité de pensée est un détour (UMWEG) par rapport au raccourci de l'identité de perception qui permet l'hallucination. Mais ce détour est en même temps une économie réalisée par le moi qui utilise la pensée comme action titre d'essai afin de provoquer "le refoulement de la motion pulsionnelle dangereuse" (17).

Comme le dit P.L. Assoun, "le sujet est provoqué à penser comme il est provoqué à refouler, juste après le mouvement où vacille l'autonomie du Moi (...) (d'autre part, le sujet se

déprend à peine troublé par la "situation", par un contre-investissement (On voit que cette stratégie étonnante se développe dans une temporalité du futur antérieur moyen d'éviter le trouble tout en le vivant en figuration Une métapsychologie du penser devrait donc se représenter le penser comme ce trouble singulier qui naît de la répression anticipante de la turbulence pulsionnelle" (18).

Le penser a donc partie liée avec le refoulement. Ce qui n'est pas une raison pour jeter l'enfant avec l'eau du bain comme le fait la religion avec son interdit de penser généralisé, le DENKVERBOT qu'isole Freud comme ce qui constitue la religion en tant qu'opposé de la science (et de la psychanalyse).

L'assurance contre l'angoisse existentielle que procure la Weltanschauung religieuse se paye d'une docilité vis-à-vis des préceptes et interdits religieux. Docilité de l'enfant qui dans sa détresse se tourne vers la protection du pire. Le prix à payer étant le refoulement des pulsions sexuelles.

L'interdit de penser religieux est donc aussi un interdit de penser la sexualité, un "n'y pensez pas" dont Freud souligne plusieurs reprises les ravages qu'il opère sur ses plus grandes victimes : les femmes.

A ce Denkverbot, Freud oppose, comme le signale Assoun, la maxime Kantienne "OSE PENSER" qu'il faut traduire en freudien par un "pensez-y". Un "pensez-y au sexuel" qui vient aussi faire pièce au refoulement où le penser, nous l'avons vu, a sa part. Si Freud peut envisager "que l'intellect l'esprit scientifique, la raison - parvienne avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme" (19) dictature d'une audace de la pensée, ce n'est que parce qu'il a accueilli une femme, non soumise celle-là à l'inhibition de la pensée, soit la sorcière métapsychologie qui va droit à la spéculation, à la théorie et au "fantasieren", comme il le proclame dans son texte de 1937 "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin" : "il faut donc bien que la sorcière s'en mêle". Entendez : la sorcière métapsychologie, sans spéculer ni théoriser - pour un peu j'aurais dit fantasmer (fantasieren) - métapsychologiquement on n'avance pas ici d'un pas" (20).

Rétablissement par la métapsychologie, qui n'est méta que d'être infra, du droit des pulsions sexuelles nommément ici de la pulsion scopique que les mots mêmes de spéculation, de théorie, de fantasme impliquent, droit à penser et à être pensées.

C'est l'indépendance des pulsions sexuelles, leur répugnance à se laisser domestiquer, leur aptitude exemplaire au déplacement et donc à la sublimation qui les destinent à être constitutives d'un penser qui sans elles serait réduit à une sorte de technicité fonctionnelle, à une spécialisation du rapport à une réalité vide de sens. La sorcière métapsychologie accueille la clarté hallucinatoire du rêve, de la contemplation, où les chemins qui bifurquent de la pensée comme UMWEG ne s'épuisent pas dans le détour aveugle et tâtonnant mais atteignent la vue circulaire, le point de vue panoramique, la vue d'ensemble dont on sait à quel point ils étaient cher au marcheur Freud (21).

"L'inflexible inflexion de Freud à l'expérience" que nous rappelle Lacan est certes ce qui pousse Freud à stigmatiser la religion et dans une même foulée, la magie et la philosophie dans leur penchant commun à surestimer les opérations intellectuelles et à fétichiser le mot. Elle est aussi ce qui conduit Freud à prendre au sérieux de la science le naturel du rêve et du

symptôme comme langue à déchiffrer et ce qui l'incline à faire partie, avec ses premiers patients, de l'expérience analytique dans sa création. Et le transfert de Freud, lors de ce qu'il est convenu d'appeler son auto-analyse, s'adresse à la science dont Fliess est un tenant-lieu très remarquable dans sa double tendance au système (jusqu'au délire) d'une part et l'observation minutieuse, l'expérimentation, d'autre part.

Quant à savoir quelle image se profile derrière la science, rappelons que le premier professeur de sexualité de Freud fut sa nourrice et que sa première leçon de choses sur la vie et la mort lui fut donnée par sa mère, sous la forme d'une "démonstration ad oculos" (22). La sorcière métapsychologie n'est peut-être pas loin de ces figures.

Fantasieren donc. Sans quoi le travail intellectuel serait condamné au sur place de l'expérience de réalité. Il faut entendre dans le mot allemand PROBE le sens particulier que ce mot peut avoir au théâtre, de RÉPÉTITION. Ce mot convient, à la fois de renvoyer à ce qui la cause, la poussée de la pulsion et d'indiquer que cette performance a lieu sans public sur le théâtre du moi.

Pour que le travail de la pensée échappe à ce que cette activité d'essai peut impliquer de ressassement obsessionnel, il faut que quelque chose d'autre se produise. Soit le passage "normal" à la mise en acte de l'action représentée si elle n'a pas déclenché le signal d'alarme de l'angoisse. Soit le recours au fantasieren qui peut dans certaines conditions retrouver aussi la réalité.

Ces conditions sont remplies, nous dit Freud, par l'artiste qui rencontre la réalité par un autre chemin celui du "domaine intermédiaire", du "royaume psychique de la fantaisie" qui constitue, écrit-il dans **L'Introduction la psychanalyse**, une "réserve naturelle" soustraite au principe de réalité (23).

L'Artiste a "le pouvoir mystérieux de modeler les matériaux donnés jusqu'à en faire l'image fidèle de la représentation existant dans sa fantaisie et de rattacher à cette représentation de sa fantaisie inconsciente une somme de plaisir suffisante pour masquer ou supprimer provisoirement du moins, les refoulements..." (24).

Si l'identification de Freud à l'homme de science est une évidence, son identification à l'artiste l'est moins d'être souvent présentée comme une aspiration non réalisée. Cette identification apparaît pourtant avec clarté dans son texte sur Léonard de Vinci qui présentait lui aussi cette double polarité de savant et d'artiste. La capacité de sublimation de l'artiste n'est peut-être d'ailleurs présentée par Freud comme un phénomène mystérieux nous renvoyant au constitutionnel, au biologique, que parce qu'il était, lui-même, au plus haut degré, impliqué en acte dans cette question.

Paul Klee écrivait que l'œuvre c'est le chemin (Werk ist Weg). Le tableau ne vaut pour son créateur que comme point momentané d'un parcours et il ne vaut pour nous que dans l'invite qu'il nous adresse parcourir un chemin qui commence par le trajet du regard sur le tableau et ne sera continué que si une rencontre a lieu entre les perceptions et le "royaume intermédiaire". Rencontre qui suscite le plaisir comme le mot d'esprit.

Tout ceci s'applique à l'œuvre freudienne qui n'en est une que d'être un chemin qui nous appelle à parcourir le nôtre. Ce qui ne va sans doute pas, en 1987, sans interroger la

science devenue, pour une part, appareil idéologique, et les institutions analytiques en prise avec la magie de la surestimation des processus intellectuels et la fétichisation de la formule qui sont à mon avis une des raisons de ce clivage théorie/clinique.

- (1) Dont on peut lire le détail dans le livre **On forme des analystes**, Rapport original sur les dix ans de l'Institut Psychanalytique de Berlin, 1920-1930, Denoël, 1985.
- (2) op. ci., p. 52.
- (3) op. ci., p. 135.
- (4) op. ci., p. 148.
- (5) Voir, par exemple, l'article de Louis Althusser, "Idéologie et appareils idéologiques d'État", in **Positions**, Éditions Sociales, 1976.
- (6) En effet le préjugé va bon train qu'à la cuisine clinique les femmes sont plus aptes qu'au "poêle" austère de la théorie.
- (7) "Sur une Weltanschauung", in **Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse**, Gallimard, 1984, p. 212.
- (8) op. ci., p. 233.
- (9) op. ci., p. 232-233.
- (10) voir "Le début du traitement", in **La technique psychanalytique**, P.U.F., p. 100.
- (11) On se reportera très utilement sur ce point à l'article de Ferenczi, "Perspectives de la psychanalyse" (sur l'interdépendance de la théorie et de la pratique) (1925) in **Œuvres complètes**, Tome III, Payot 1982, p. 220.
- (12) "Sur une Weltanschauung", op. ci., p. 230-31.
- (13) in **Résultats, idées, problème, Tome II**, P.U.F., p. 72.
- (14) "Sur une Weltanschauung", op. ci., p. 227.
- (15) op. ci., p. 228.
- (16) "Le trouble de penser", in **Nouvelle revue de psychanalyse**, n° 25 Printemps 1982, Gallimard, p. 50.
- (17) 32e conférence, "angoisse et vie pulsionnelle", in **Nouvelles conférences**, op. ci., p. 122.
- (18) in "Le trouble de penser", op. ci., p. 9192.
- (19) "Sur une Weltanschauung", op. ci., p. 229.
- (20) "L'analyse avec fin et l'analyse sans fin", in **Résultats, idées, problèmes, Tome II**, op. ci., p. 240.
- (21) Voir par exemple dans **L'interprétation des rêves**, P.U.F. Le début du chapitre III (p. 113) "Quand on a suivi un étroit sentier et que l'on arrive brusquement sur une hauteur..."
- (22) id. p. 182.
- (23) **Introduction à la psychanalyse**, Petite bibliothèque Payot, p. 351.
- (24) id. p. 354.